

Laïcité et religions

Ph. Grollet

Président du Centre d'Action Laïque

Au commencement étaient les dieux...

A tous les âges, les humains ont été confrontés à la grande question “ d’où venons-nous ? ” et à la terrible réalité de leur impuissance face aux éléments de la nature et à la peur de la mort.

Pour conjurer leurs peurs et tenter d’apprivoiser l’hostilité du feu, du tumulte des eaux, de la férocité des bêtes et même des autres hommes, les humains ont inventé les premiers dieux.

Ces dieux étaient le soleil, les étoiles du ciel, la montagne, la forêt, la mer... êtres apparemment immortels et invincibles, si dangereux et pourtant si puissants et si nécessaires, sources de vie et de mort. A ces dieux, les humains primitifs prêtèrent des sentiments, des intentions. Ils imaginèrent leur parler et pouvoir être entendus par eux. Ils leur adressèrent les premières prières et leur offrirent des sacrifices pour s’attirer leurs bonnes grâces. Ainsi naquirent les premières religions.

Aux dieux barbares et cruels des tribus primitives succédèrent d’autres dieux plus élaborés, plus “ humains ”, dans la culture d’hommes plus instruits. Inconsciemment, les hommes créaient les dieux à leur image et à leur ressemblance, leur prêtaient toute la sagesse dont ils rêvaient, toute la puissance dont ils auraient voulu disposer et bien entendu l’immortalité !

... à l’image et à la ressemblance des hommes

L’imagination des hommes et la tradition ont construit l’histoire des dieux. Chaque peuple avait les siens et toutes les aspirations des humains, toutes les angoisses, toutes les passions, l’amour, la haine, le besoin de conquête, de domination, de fécondité, ainsi que la jouissance et la souffrance, tout cela était prêté aux dieux dont les histoires s’enrichissaient de mille récits et de mille prodiges encore enjolivés par les prêtres gardiens de leur histoire et qui, peu à peu, s’imposaient comme les intermédiaires entre ces dieux et les hommes.

Au début, chaque peuple, chaque tribu avait ses propres dieux qui s’imposaient aux vaincus, selon le sort des batailles. Ainsi les dieux “ mouraient ” à leur tour, quand plus personne ne les honorait et que tous les oubliaient, parfois jusqu’à leur nom.

La mort des immortels

Du quatrième millénaire avant notre ère jusqu’au premier siècle de l’ère chrétienne, une très grande civilisation se développa en Egypte. De cette civilisation restent aujourd’hui les pyramides, des temples monumentaux, des obélisques, des sarcophages, des momies, des bijoux de toute beauté, l’écriture hiéroglyphique et une mythologie très riche. Une partie de la sagesse et de la science des Egyptiens et leurs symboles se sont transmis à d’autres peuples et ont fécondé d’autres civilisations. Pourtant, aucun des dieux de la vieille Egypte - Isis, Osiris, Horus -, vénérés pendant plus de quatre mille ans par des millions d’hommes et de femmes, pendant des dizaines de générations, n’a survécu à la conquête romaine. Plus personne au monde n’honore aujourd’hui ces dieux d’une religion morte, comme plus personne n’honore ni les dieux grecs qu’étaient Zeus, Aphrodite, Poséidon, Apollon, Junon, Neptune, divinités toutes aussi mortes.

Les grands dieux égyptiens avaient d’ailleurs bien failli mourir avant l’heure ! Au 14^{ème} siècle avant notre ère, un pharaon du nom d’Aménophis IV décida d’imposer à son peuple un dieu unique, Aton, le dieu de l’astre solaire.

Aménophis IV, connu sous le nom d’Akhenaton, était convaincu que la divinité ne pouvait se disperser dans tous ces

personnages de la mythologie traditionnelle, tous concurrents et souvent en lutte les uns contre les autres. Pour Akhenaton, il devait exister un seul dieu et celui-ci ne pouvait être que l’astre solaire, source de toute lumière et de toute vie... Mais le pharaon ne put cependant imposer cette idée ni contre la volonté des puissants de l’empire et des prêtres, ni contre les croyances ancestrales du peuple. L’idée d’un dieu unique disparut donc en Egypte en même temps que le règne éphémère d’Akhenaton.

Moïse disciple d’Akhenaton

Cette idée d’un dieu unique allait pourtant se répandre ultérieurement grâce aux hébreux dont les légendes feront apparaître, avec Moïse (un siècle après Akhenaton), au 13^{ème} siècle avant notre ère, “ le ” dieu unique, le dieu des juifs, le dieu d’Abraham, d’Isaac et de Jacob dont parle la Bible.

C’est ce même dieu “ unique ” que les chrétiens



reparent à leur compte, tout en lui découvrant un fils, Jésus, et un troisième personnage, appelé le " Saint-Esprit ".

Et c'est toujours ce même dieu " unique " qu'adopta Mahomet, créateur de l'islam : Allah des musulmans, le dieu des chrétiens et celui des juifs est donc le même dieu.

Selon la légende des juifs, des chrétiens et des musulmans, c'est ce même dieu qui, d'après la mythologie, a créé en sept jours le ciel, la terre et puis Adam et Eve, les premiers humains.

A l'Est d'Eden

En Asie, d'autres religions et d'autres traditions se sont développées. Pour les hindouistes (dont les premiers textes datent de 1.500 ans avant notre ère) et les bouddhistes, la divinité prit d'autres formes. A l'origine, les habitants de l'Inde vénéraient Indra, le puissant dieu du ciel et Varuna qui régnait sur l'ordre du monde. Plus tard, s'est imposée une sorte de trinité composée de Brahmâ, créateur de l'univers, Vishnou, garante de sa conservation et Shiva, principe de destruction. L'hindouisme et le bouddhisme sont tous deux fondés sur la croyance que toute mort est suivie d'une renaissance. Le Bouddha prêche toutefois la nécessité de briser cette chaîne par la " voie de la délivrance " qui permet de découvrir la réalité cachée derrière les apparences et de se libérer des illusions, des passions et des douleurs ... Seule cette " voie de la délivrance " permet selon Bouddha de goûter à la béatitude du nirvana.

A toutes les époques et dans toutes les civilisations, les dieux ou " le " dieu unique sont intimement liés à la question de l'au-delà...

Je ne veux pas mourir...

Que se passe-t-il après la mort ? Tout le monde voit bien qu'autour de nous, les humains, les animaux, les plantes, tout ce qui vit, naît, grandit, vieillit et finit par mourir.

Il n'est pas facile d'accepter que la mort soit une fin définitive et qu'il n'y ait rien " après "... Et comme personne n'est jamais revenu à la vie pour raconter ce qu'il y avait " après ", il y a toujours eu place à l'imagination en ce domaine.

Etant donné que l'angoisse de la mort et la question de savoir ce qui se passe après la mort ont toujours été à la base de la naissance de toutes les religions, celles-ci proposent toutes des réponses qui vont dans le sens de ce que les humains voudraient bien entendre : des réponses qui peuvent les entretenir dans la croyance qu'ils sont immortels.

Selon les religions et les traditions, cette immortalité des hommes prend la forme de résurrection (selon cette croyance, celui qui meurt va retrouver la vie dans un autre monde) ou la forme de réincarnation (selon cette croyance, celui qui meurt va retrouver la vie dans ce même monde, mais réincarné dans une autre personne ou dans un animal)...

Si toutes les belles histoires étaient vraies...

Les dieux, le dieu unique, la résurrection, la réincarnation, tout cela, ce sont de belles histoires. Mais

les histoires très belles ne sont pas forcément des histoires vraies. Aujourd'hui, beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants dans le monde croient en des dieux ou en un seul dieu et sont convaincus que les histoires qu'on leur a racontées à propos de Dieu, de Jésus, de Bouddha, d'Allah sont des histoires vraies. C'est leur droit de penser cela. Pour autant qu'ils ne forcent pas les autres à croire à leurs histoires.

C'est aussi leur droit de croire qu'ils vont ressusciter un jour ou qu'ils vont être réincarnés en bébé, en oiseau ou en papillon. Mais jamais personne n'a pu démontrer que ces histoires fantastiques étaient vraies.

Par contre, ce qui est certain, c'est que les croyances répandues par les religions sont très souvent un moyen de maintenir les hommes, les femmes, les enfants dans la dépendance de ceux qui se prétendent dépositaires de la parole des dieux et ce d'autant plus aisément qu'on n'a jamais vu un seul de ces dieux venir faire taire les imposteurs qui parlent en leur nom.

Bref, à défaut de faits vérifiables qui rendent crédible l'existence d'un dieu, nous restons avec les mêmes questions qu'au départ : d'où venons-nous et y a-t-il quelque chose après la mort ?

Retour à la case départ...

Croire que l'univers - terre, animaux et humains compris - serait une création des dieux ou d'un dieu unique ne résout d'ailleurs pas l'énigme : si nous venons tous d'un dieu créateur, ce dieu alors d'où vient-il ? Si ce dieu existe de tous temps, autant admettre que l'univers et la matière dont nous sommes issus, existent aussi de tous temps, sans commencement ni fin. En 1859, le naturaliste anglais Charles Darwin proposa la théorie de l'évolution, suggérant que toutes les espèces animales, ainsi que les humains, proviennent les unes des autres, l'homme et le singe provenant d'un ancêtre commun, lui-même dérivé d'espèces plus primitives ayant ainsi évolué au cours de millions d'années, de mutations aléatoires en mutations aléatoires ; les plus adaptées au milieu et les plus " compétitives " ayant supplanté les mutants moins bien adaptés. Ce qui n'était, au départ, qu'une théorie se trouva confirmé par les recherches et découvertes anthropologiques, biologiques et physiques qui s'en suivirent. Ainsi nous savons aujourd'hui que l'*homo sapiens* (l'être humain tel que nous le connaissons) est apparu il y a environ 120.000 ans (soit 114.000 ans avant la création légendaire d'Adam et Eve, selon les calculs de l'archevêque et théologien irlandais James Usher (1581-1656) qui avait " établi ", par le décompte des générations de la Bible, la création en 4004 av. J.C). Notre ancienne " cousine " Lucy a vécu en Afrique il y a trois ou quatre millions d'années tandis que le plus ancien hominidé découvert à ce jour, " Toumaï " date de sept millions d'années...

Quant aux dinosaures, ils sont apparus pour la première fois il y a 220 millions d'années pour disparaître définitivement 160 millions d'années plus tard, donc bien avant nos vieux cousins Toumaï et Lucy.

La découverte de la radioactivité, au début du 20^{ème} siècle, est venue fournir l'outil qui a permis de dater la formation de la terre à 4,55 milliards d'années,

ce qui est aussi l'âge approximatif du système solaire. Enfin, les astronomes ont pu mettre en évidence la naissance de nouvelles étoiles ainsi que la disparition d'anciennes étoiles.

Les découvertes scientifiques nous permettent aujourd'hui de considérer que s'il existe une seule chose "immortelle", ce pourrait être la matière et l'énergie qui composent tout ce qui existe sur terre et dans l'espace. En fait, c'est l'idée même qu'il doive exister un commencement et une fin à l'ensemble de l'univers qui est sans doute une idée fautive, parce que nous sommes incapables d'imaginer concrètement l'infini dans le temps et dans l'espace.

Deux mille cinq cents ans et plus de pensée libre*

La pensée libérée du fantasme du divin n'est pas une découverte récente. Elle plonge ses racines très haut dans l'histoire de la philosophie. Et notamment, chez les Grecs.

Tout commence en Ionie au 6^{ème} siècle. Là, des penseurs précurseurs, se détournant de l'explication du monde fournie par les mythes, se mettent à rechercher, aux phénomènes naturels, une explication acceptable pour la raison. Par l'observation, le raisonnement, en appliquant une démarche de type scientifique, ils développent des théories sur l'origine du monde et son devenir. Ainsi, ils s'efforcent de comprendre l'homme, le monde qui l'entoure et surtout la relation entre eux. Par leurs réflexions, ils vont changer le rapport de l'homme au monde. A leur suite, la critique deviendra le moteur de la pensée.

Pendant les siècles qui suivent, de nombreuses écoles philosophiques apparaissent et développent leur enseignement propre.

Ainsi, Epicure, pour qui "*Tant que nous existons, la mort n'est pas et quand la mort est là, nous ne sommes plus*". Affranchi des dieux, il substitue à leur adoration la recherche du bonheur proposant une réalisation terrestre à l'homme : "*En ce qui concerne les dieux, il n'y a rien à craindre. De même, il n'y a rien à craindre de la mort. L'être humain est capable d'être heureux. Il peut supporter les douleurs de l'existence*". La diffusion de sa pensée sera importante dans le monde grec ainsi que dans le monde romain, atteignant toutes les classes sociales. Plus tard, à Rome, le poète Lucrèce donnera l'exposé le plus complet de sa doctrine dans son œuvre *De natura rerum*.

Les Sceptiques, quant à eux, se distinguent en ce qu'ils donnent une définition positive du doute, qu'ils considèrent comme le souverain bien. Le plus connu, Pyrrhon, introduit l'idée *qu'il est impossible de connaître la moindre vérité et qu'il faut donc suspendre son jugement*.

Tous ces penseurs ne sont pas nécessairement athées ni même irréligieux mais non-conformistes, certainement. Cependant, certains vont plus loin. Par exemple, pour Diagoras de Melios, la croyance dans les dieux est née de la frayeur des hommes devant les phénomènes naturels. Ou encore, Protagoras d'Abdère (485-411), figure de proue des Sophistes, qui livre une pensée subversive tant du point de vue de la religion que de la politique, ce qui lui vaudra une condamnation pour impiété par les Athéniens. Pour lui, *l'homme est la*

mesure de toute chose. Il est, de nos jours, considéré comme le premier agnostique autoproclamé. Quant à Socrate (470-399), il fonde sa démarche philosophique sur cet aphorisme : "*Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien*". Pour lui, la vérité est en chaque homme, il lui faut la trouver et l'exprimer. Sa pensée est considérée comme fondatrice de l'humanisme philosophique.

Paroles de vérité à la portée des enfants...

Et que faire de l'angoisse de la mort ? Et bien oui, nous allons tous mourir un jour ou l'autre. Oui, je vais mourir comme mes grands-parents, comme mes parents, comme tous les humains, comme tous les animaux, comme toutes les plantes. Oui, nous allons mourir un jour, comme la religion des Egyptiens, celle des Grecs et des Romains et comme tous les dieux qui meurent un jour ou l'autre.

Nous allons mourir comme les individus, mais aussi comme les espèces qui ont disparu de la terre comme les dinosaures, comme la terre elle-même et comme le système solaire et ses planètes qui sont "nées" un jour et disparaissent quelques millions d'années plus tard.

Ce n'est pas en nous racontant des histoires qu'on va changer cela. Pour calmer la peur des petits enfants, on leur raconte des fables pour les distraire et les endormir. Mais tout le monde a le droit de savoir que personne n'est immortel.

Est-ce si triste ? Oui, c'est triste pour les vivants de perdre quelqu'un qu'on aime. C'est affreux de perdre une mère ou un père. C'est triste de perdre un ami. C'est même désolant de perdre un animal familier. Mais la vie continue et il y a toujours un lendemain pour ceux qui restent, avec d'autres joies et aussi le souvenir vivant de celui qui n'est plus là.

Et ma propre mort ? D'abord, s'il n'y a rien après, je ne serai "même pas triste" de ma propre mort ! Et savoir que ma vie ne durera pas toujours ne donne que plus de poids à ce que j'en fais aujourd'hui.

Les vraies questions

Cette vie est si précieuse, parce que je n'en ai qu'une et qu'elle ne durera pas toujours, c'est ça l'important ! Et les vraies questions sont : Que vais-je faire de ma vie ? A quoi, à qui va-t-elle servir ? Ai-je des raisons d'être fier de ce que j'en fais ? Quel sens vais-je lui donner ?

La laïcité dans tout cela...

La laïcité, c'est la conscience que nous sommes responsables de notre vie et de ce que nous en faisons.

C'est la conscience que la réponse à toutes nos questions ne viendra ni des dieux, fruits de l'imagination des hommes, ni de la magie, mais de la recherche honnête que nous pouvons mener avec tous les autres humains, nos frères, croyants et incroyants, religieux, agnostiques et athées.

C'est retirer de toutes les religions et traditions

* Allusion à l'excellent vidéogramme "2.500 ans (et plus) de pensée libre", une coproduction CAL - CLAV - UVV avec le soutien de la FHE.

les éléments épars de la sagesse humaine, la recherche du sens et le dépassement de soi, en laissant de côté les superstitions et les prétendues révélations.

C'est la conscience que la vérité est toujours très difficile à cerner et qu'il faut sans cesse renoncer aux certitudes.

C'est rejeter les "vérités" toutes faites et être capable de se remettre en question.

C'est accepter que d'autres pensent et vivent autrement et c'est reconnaître qu'un monde de paix n'est possible que par l'acceptation de ces différences.

C'est chercher la manière de vivre ensemble dans le respect réciproque.

C'est favoriser l'émancipation de chacun dans la solidarité.

C'est prendre ses responsabilités dans le groupe et dans la société.

C'est être capable de se révolter face à l'injustice.

C'est jouir de la vie. C'est aimer et sourire.

C'est une histoire sans magie, mais c'est une belle histoire quand même...

Le rapport entre la laïcité et les religions est évidemment différent selon qu'on considère la laïcité politique ou la laïcité philosophique.

La laïcité politique est l'espace public dans lequel évolue l'ensemble des citoyens avec leurs différentes conceptions philosophiques et religieuses.

La laïcité politique est garante de la liberté de conscience. Elle est aussi garante de la liberté de penser et de la liberté de religion, cas d'application de la liberté de penser.

La laïcité politique est donc au-delà des religions et des appartenances. En quelque sorte, elle les transcende. Elle n'est pas réductible à une religion ou à une conception... elle est le patrimoine commun de tous les démocrates, chrétiens, juifs, musulmans, animistes, croyants, incroyants, agnostiques et athées, religieux et libres penseurs.

La laïcité politique est non seulement compatible avec les religions, croyances et convictions... elle est en quelque sorte à leur service, puisqu'elle constitue le champ sur lequel peut fleurir la liberté de religion.

Laïcité ne veut pas dire angélisme

La laïcité politique est l'alliée des religions, tant que celles-ci restent respectueuses de la liberté de conscience des autres familles de pensées et concourent à une recherche du sens et à la cohésion sociale. Mais elle leur devient adversaire quand ces mêmes religions versent dans le dogmatisme, l'intégrisme ou le fondamentalisme et prétendent imposer à la société entière leurs doctrines et leurs interdits, portant atteinte à la liberté de pensée, d'expression ou à l'exercice de modes de vie différents des siens.

De même, la laïcité politique et les religions entrent en conflit quand les religions entendent interférer dans le domaine scientifique en faisant, par exemple, obstacle à l'enseignement généralisé de l'évolution ou en prétendant placer la vision créationniste sur un plan d'égalité avec les démonstrations scientifiques portant

sur l'origine de l'univers, des espèces animales et leur évolution, jusqu'à l'apparition de l'espèce humaine.

Religion et laïcité arrivent au point de rupture quand, au nom d'un prétendu enseignement divin, la femme est bridée dans son droit inaliénable à l'émancipation, au travail et à l'épanouissement sexuel. La rupture est de même consommée quand la théologie prétend faire obstacle à la mixité de l'enseignement, à l'étude de la biologie, en ce compris l'anatomie humaine, la gymnastique ainsi que l'éducation sexuelle et affective. La laïcité n'est pas davantage compatible avec ceux qui prétendent exercer un contrôle social sur leurs adeptes au travers de leur alimentation et de leur habillement. Les limites de la laïcité (et du bon sens !) sont complètement dépassées, faut-il le préciser, quand des étudiants en médecine prétendent se refuser à ausculter, et donc soigner, des patients de l'autre sexe en dessous de la ceinture, parce que leur pudeur ou celle présumée des patients pourrait s'en trouver offensée !

Un mot, deux aspects

La laïcité que nous revendiquons comporte deux aspects : le premier concerne l'organisation de la cité, c'est la laïcité politique, le second relève de la conception de la vie, c'est la laïcité philosophique.

La laïcité politique

L'Etat laïque est celui qui réalise une séparation effective entre l'espace public et ses institutions (qui sont le patrimoine commun) et les églises et convictions religieuses ou philosophiques diverses (qui relèvent de la sphère privée des citoyens). Il est le seul à garantir l'égalité des citoyens quelles que soient leur conviction et l'impartialité du pouvoir en cette matière. Il est le seul garant d'une entière liberté de conscience, d'une liberté de pensée... et de religion. Il s'ensuit que la défense du principe de laïcité de l'Etat et des pouvoirs publics n'est pas l'apanage des agnostiques et des athées puisqu'à proprement parler, il n'y a pas de liberté de religion en dehors de l'Etat laïque.

Dès que l'Etat se qualifie explicitement ou implicitement de catholique, d'islamique, de chrétien, de juif ou de tout ce qu'on voudra (cela vaut aussi pour l'appropriation athée de l'Etat qui est aussi anti-laïque que l'Etat théocratique), il réduit à la sous-citoyenneté toutes les minorités qui ne professent pas la confession officielle... et même ceux qui, tout en appartenant à la religion majoritaire, prétendent y défendre un point de vue marginal ou dissident.

En réalité aucune démocratie n'est possible sans laïcité politique et cette exigence est commune à tous les démocrates qu'ils soient libres penseurs, chrétiens, musulmans, israélites.

Dans ce sens-là, la laïcité n'est donc pas un sous-groupe de la société qu'il conviendrait de "reconnaître" au même titre que les autres sous-groupes que sont les catholiques, les protestants, les musulmans,... mais un principe d'organisation de la chose publique fondé sur une vision universelle de la société.

La laïcité philosophique

Mais dans un autre sens, le même mot “ laïcité ” vise non plus seulement une exigence d'impartialité et de parfaite indépendance des pouvoirs publics à l'égard des convictions religieuses ou philosophiques, mais aussi une conception de vie dont les fondements non confessionnels sont étrangers à toute référence divine, surnaturelle ou transcendante.

Dans ce second sens, à la fois plus large (puisqu'il implique plus qu'une “ simple ” exigence de séparation de l'Etat des églises) et plus étroit (puisqu'il n'a pas vocation à concerner la totalité des citoyens, à moins de considérer stupidement que l'aphorisme nietzschéen “ Dieu est mort ” serait en passe de conquérir à bref délai la généralité de nos contemporains).

C'est dans cette acception-là que nous utilisons le terme “ laïque ” quand nous nous définissons à titre individuel ou lorsque nous nous reconnaissons en tant que “ communauté philosophique non confessionnelle ”. Cette conception de vie implique non seulement l'émancipation à l'égard de nos traditions religieuses et de leurs archaïsmes, mais surtout l'adhésion à un ensemble de valeurs positives : humanisme, libre examen, altérité, conquête de la citoyenneté, émancipation, autonomie, quête du bonheur, réhabilitation du plaisir, capacité de révolte, exigence de justice,... avec lesquelles nous tentons de construire une éthique étrangère à toute référence transcendante.

Cette conception de vie n'est pas une “ religion en creux ”, puisque, loin de se limiter à une simple approche athée ou agnostique (à laquelle pourraient aussi souscrire des nazis !), elle comporte essentiellement un impératif humaniste et une dimension éthique. En un mot, une préoccupation sur le sens que nous pouvons donner à notre existence et à notre action. Non pas une recherche d'un sens prétendument préexistant et abstrait (divin ?) mais la construction laborieuse de notre propre sens (jamais trop humain !).

Cette laïcité relève-t-elle d'une spiritualité humaniste consistant à la limite en un “ réaménagement idéaliste du religieux ” fustigé par Edouard Delruelle** ou d'une conception essentiellement matérialiste, le débat reste ouvert et fécond et je ne pense d'ailleurs pas qu'il puisse être définitivement tranché.

Ce qui est en tout cas certain, c'est que la laïcité en tant que conception philosophique non confessionnelle n'est pas susceptible d'“ institutionnalisation ”, puisqu'à l'évidence des hommes et des femmes qui partagent avec nous la même exigence de démocratie politique et de pluralisme ne partagent pas forcément toutes nos valeurs et en tout cas ont une vision différente (confessionnelle) du fondement de ces valeurs. Mais nous exigeons que cette conception de vie soit “ reconnue ” comme aussi légitime que des conceptions inspirées par telle ou telle foi religieuse et que les laïques (athées, agnostiques, libres penseurs, matérialistes,...) bénéficient comme citoyens à part entière de la même écoute et des mêmes droits que les concitoyens de convictions confessionnelles.

La revendication d'une société laïque et la défense d'une éthique personnelle non confessionnelle sont complémentaires

Il est donc important, à peine de multiplier les malentendus, de chaque fois discerner de quelle “ laïcité ” on parle, c'est-à-dire d'une part la laïcité institutionnelle qui exige l'impartialité des pouvoirs publics à l'égard des conceptions philosophiques et religieuses qui relèvent strictement de la sphère privée et d'autre part, la laïcité de valeurs ou de convictions qui pose le droit des libres penseurs, des athées, des agnostiques et des humanistes matérialistes à s'affirmer en tant que tels et leur droit de faire entendre haut et clair leurs points de vue philosophiques et éthiques, ainsi que le sens qu'ils peuvent donner à leur existence et leur conception de vie.

Mais cette distinction sémantique indispensable ne peut pas dériver sur le raccourci falsificateur qu'il y aurait donc contradiction et opposition d'école entre d'un côté des “ laïques ” qui réclament un espace public aussi large que possible et qui exigent que cet espace public reste institutionnellement indifférent aux convictions philosophiques et religieuses de chacun, et d'un autre côté des “ laïques ” qui s'affirment libres penseurs, athées ou matérialistes et qui exigent en tant que tels le droit de participer au débat citoyen en se dotant de l'organisation requise pour se faire entendre, au même titre que d'autres communautés ou groupes d'intérêts politiques, sociaux, philosophiques, culturels ou religieux.

En réalité ces engagements sont tout à fait complémentaires. Pour ce qui le concerne, le Centre d'Action Laïque les considère même comme indissociables.

Laïcité “ ouverte ” ou communauté philosophique non confessionnelle : un faux dilemme

L'idéal de laïcisation de la société est par définition un idéal d'universalité, puisqu'il s'agit de reconnaître à tous les citoyens les mêmes droits et devoirs (universels), sans tenir compte de leurs singularités et des communautés philosophiques ou religieuses (notamment) dont ils pourraient se réclamer. La laïcité politique est par définition ouverte. Elle n'exclut personne sinon les tenants de l'exclusion.

Dans une société démocratique qui a su réaliser la laïcité politique, les religions et la laïcité philosophique (des athées et des agnostiques), celles-ci peuvent et doivent coexister pacifiquement. Elles ont vocation de s'éclairer les unes les autres et de contribuer ensemble à l'avenir d'une société plus ouverte, plus tolérante et plus solidaire.

Cela ne se peut qu'avec une volonté réelle de vivre ensemble qui valorise particulièrement ce qui unit dans une société mosaïque revêtue du costume d'Arlequin. Mais cela ne se peut surtout que dans une démocratie vivante qui sache protéger ses valeurs et placer les limites quand elles sont menacées.

* * *

** Delruelle E : La Laïcité, humaine trop humaine. In : Questions sur la laïcité, Outil de réflexion n° 8, Bruxelles, Espace de Libertés, mars 1999.